

Le professeur Charles Malgouverné (1811-1881), une personnalité oubliée de la francophonie de Iași, et ses réflexions sur l'altérité moldave

Felicia DUMAS

Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iasi, Roumanie
felidumas@yahoo.fr

Abstract: This article focuses on a study of the memoirs of Charles Malgouverné, a former French teacher and rector of the ‘Mihăileană’ princely academy in Iași. He is at the origins of the Romanian French-speaking community, and in particular that of the town of Iași, alongside other French tutors and teachers who came to live and work locally in princely and boyar families, in schools and boarding houses that they often created. We were lucky enough to obtain his memoirs at the end of 2024, thanks to the kindness of one of his descendants. Written in 1873, they have not yet been published and have come down to us in typescript. They contain a wealth of information about his biography, his picturesque journey as far as Moldavia, as well as his activities as a teacher in the town of Iași and as a player in the Romanian French-speaking world. So many facets of the link that is discursively constructed and woven between his French identity and the Moldavian otherness he becomes acquainted with and to which he ends up belonging.

Keywords: *Romanian Francophonie, French identity, Moldavian otherness, memorial discourse, teaching French.*

1. Argument

Aux origines de la francophonie roumaine et en particulier de celle de la ville de Iași se trouvent notamment les précepteurs et professeurs français qui sont venus vivre et travailler sur place dans des familles princières et de boyards, ou dans des écoles ou des pensions qu'ils ont souvent créées (Dumas 2006 ; Bordei-Boca 2023). Ces professeurs sont tombés dans l'oubli et pourtant ils ont eu comme élèves la plupart des personnalités roumaines du XIXe siècle.

Charles Malgouverné est l'un de ces professeurs, modeste fils de paysans qui allait devenir recteur de l'Académie princière « Mihăileană » de Iași. Nous avons eu la chance d'obtenir à la fin de l'année 2024, par la bienveillance de l'un de ses descendants, son arrière-arrière-petit-fils, M. Jean-Pascal Meyer, les mémoires de Charles Malgouverné, qui n'ont pas encore été publiées et qui ont été écrites en 1873. Celles-ci ont été rédigées sur cinq cahiers, dont le dernier a disparu, puis ont été copiées et dactylographiées par son petit fils Louis Delachambre. On y trouve de nombreuses informations sur sa biographie, sur son voyage pittoresque jusqu'en Moldavie, ainsi que sur son activité d'enseignant dans la ville de Iași et d'acteur de la francophonie roumaine, que

nous aimeraient mettre en évidence dans cet article. Autant de facettes du lien qui se construit et se tisse discursivement entre son identité française et l'altérité moldave dont il fait la connaissance et à laquelle il finit par appartenir.

2. Origines d'une personnalité française

« Je suis né à Chamagne, dans les Vosges, le 5 octobre 1811, dans une pauvre chambre que mon père et ma mère habitaient comme locataires chez un cultivateur du village », lit-on dès le début, dans ces mémoires¹.

Charles Malgouverné allait certainement à l'école de son village en sabots, matin et après-midi. La classe unique rassemblait une centaine d'élèves. L'instruction était limitée à la lecture, à l'écriture et aux premiers éléments de l'arithmétique. La science était représentée par le catéchisme et l'art, par le plain-chant². Ses parents avec leurs faibles moyens d'existence n'étaient pas en mesure d'assurer l'instruction de leur fils au-delà de l'école primaire du village. C'est son oncle maternel, curé de Fauconcourt qui l'hébergera et se chargera de la poursuite de son éducation et de son initiation au latin. L'oncle nommé vicaire à Portieux, Charles se retrouva en pension. Il a fait ses classes de septième et de sixième à Charmes dans un petit collège. Il fut ensuite inscrit au petit séminaire de Senaide, qui comptait 300 pensionnaires, et qui était dirigé par le curé Ayotte. Puis, il fut admis en troisième à Châtel-sur-Moselle. Il termina sa rhétorique en 1832 et entra au grand Séminaire de Saint-Dié pour effectuer la classe de philosophie.

Il fallut me résoudre à entrer au grand séminaire de Saint-Dié pour y faire ma philosophie. Je tenais essentiellement à ce complément d'études. Ce cours qui se fait dans l'idiome latin n'a guère de la philosophie que le nom. Il se réduit à une aride nomenclature de définitions, de divisions et de formules syllogistiques sur la logique, la métaphysique, la théodicée et la morale telle que nous l'a transmise l'école de Port-Royal.

À la fin de ces études, Charles Malgouverné est engagé comme Maître d'étude au lycée de Lunéville où travaillait l'Abbé Lhommée, ancien émigré devenu précepteur et professeur à Iași. Ce premier emploi dans le modeste établissement d'une ville de province allait changer le cours de sa vie. En effet, en 1834, les professeurs Lincourt³ et Tissot⁴ avaient accompagné depuis Iași jusqu'à Lunéville, les deux enfants du premier mariage du prince de Moldavie Mihail Sturdza, Grigore et Dimitrie, Mihail Kogălniceanu et d'autres enfants de boyards :

¹ Toutes les citations insérées dans cet article sont tirées de ces *Mémoires*, qui nous sont parvenues en tapuscrit.

² « Le nom de plain-chant désigne l'ensemble du répertoire des mélodies de l'Église catholique romaine d'Occident pour la messe et l'office ; on l'appelle aussi souvent chant grégorien. C'est le chant séculaire officiel de l'Église catholique romaine révélé par les manuscrits depuis le IXe siècle et restauré à partir de la fin du XIXe siècle » : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/plain-chant/>, consulté le 12 février 2025.

³ Propriétaire d'une pension française à Miroslava où étaient élèves les enfants Sturdza. (Dumas 2006).

⁴ Secrétaire du prince Sturdza, qui deviendra professeur à l'Académie princière de Iași (*Academia Mihăileană*). (Dumas 2009).

Il venait d'arriver à Lunéville sept ou huit jeunes gens de Moldavie, parmi lesquels étaient les deux fils du prince régnant, Michel Stourdza. Ces jeunes gens étaient en pension chez l'Abbé Lhommée. Cet ecclésiastique avait émigré pendant la révolution de 1793, avait été à Vienne, et là, engagé comme précepteur par le père du prince Stourdza, simple boyard, pour faire l'éducation de son fils. Cette éducation terminée, il était revenu en France quand elle se rouvrit aux émigrés. Le prince Michel Stourdza à son avènement au trône de Moldavie, envoya ses enfants à son ancien précepteur. Plusieurs autres enfants de bonne famille les suivirent. Ils suivaient, tous, les cours du collège en qualité d'élèves externes. Je liai des rapports avec eux. Dans nos conversations, ils me parlaient de leur pays en des termes élogieux sous bien des rapports, du cas que l'on faisait de l'instruction qui n'était encore qu'un privilège nobiliaire, de l'estime et de la considération que l'on portait aux professeurs, aux précepteurs, de l'accueil que l'on faisait au français, de la rémunération qu'un homme instruit pouvait attendre de ses leçons, de l'hospitalité des habitants. En réduisant de moitié les avantages qu'on pouvait se promettre d'un séjour dans ce pays, il restait encore de quoi séduire l'imagination d'un jeune homme embarrassé de lui-même et possédé du désir de faire fructifier ses modestes connaissances. Si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, ce devait être surtout dans ce pays que le proverbe trouverait son application. Une fois épris de l'idée d'émigration, je l'envisageai comme un plan sérieux à mettre promptement à exécution. Je m'ouvris de mon projet à un de mes collègues et ami, Tribout, de Richardménil, qui entra dans mes vues, et il fut décidé que nous partirions ensemble.

3. L'émigration vers Iași et le contact avec l'altérité moldave

Le jeune Malgouverné emprunte de l'argent pour le voyage et rejoint son ami pour partir de Nancy le 15 septembre 1835. Ils effectueront un itinéraire de « 700 à 800 lieues ». La description des étapes du voyage et des options peu coûteuses pour l'accomplir est savoureuse et fort intéressante :

De Nancy à Strasbourg, nous fimes la route à pied, nous nous munîmes en passant par Lunéville de nos lettres de recommandation pour notre destination. Nous n'arrivâmes à Strasbourg que le troisième jour de notre départ de Nancy. Notre grande préoccupation dans ce long voyage était l'économie et ce fut probablement cette raison qui nous décida, dès le début, à nous en remettre à nos jambes pour mesurer nos étapes. Mais nous ne fûmes pas longtemps sans nous apercevoir que ce mode de voyage, en fractionnant la dépense, la multiplie et devient à la longue plus coûteux que les voitures. De Strasbourg à Stuttgart, nous prîmes les fiacres, ayant calculé que le louage d'une voiture particulière nous revenait moins cher que deux places dans les diligences. [...] Nous traînions avec nous une lourde malle d'effets dont le transport, outre les frais, nous embarrassait autant et plus que nos deux individualités.

Un voyageur leur conseilla de remettre leur malle à un commissionnaire expéditeur pour la destination de Iasi et de se munir d'un sac de voyage avec un peu de linge.

D'Ulm à Munich en passant par Augsbourg, les deux jeunes professeurs continuèrent à pied leur voyage vers l'Est :

Nous fimes à pied la route d'Ulm à Münich par Augsburg, sans incident digne d'être consigné ici. Ce trajet fut agréable pour moi. Dans chaque village, on trouvait une petite auberge proprette, de bonne bière, de la saucisse ou du fromage. Je m'accordais fort bien de ce régime peu coûteux. Tribout au contraire ne pouvait rien manger sans vin, et le vin était fort cher.

À partir de Munich, leur voyage se poursuivit avec des flotteurs qui descendaient l'Isar jusqu'au Danube, en passant par Passau, Linz et Vienne :

Nous mêmes près d'une semaine pour gagner Vienne par ce singulier système de navigation. [...] Nous avions de Vienne le choix entre deux directions, l'une par la Moravie et la Galicie, l'autre par la Hongrie sur le Danube jusqu'à Galatz. Les troisièmes places sur les bateaux à vapeur qui faisaient le service de Vienne à Constantinople étaient très modérément tarifées, et par là, elles convenaient à nos bourses.

Les voyageurs arrivèrent dans la ville roumaine d'Orșova le 12 octobre 1835. Voici une description assez détaillée de cette partie roumaine de leur voyage, du Danube et des « Portes de Fer » :

Le bateau ne dépassait pas cette station, parce que, sur un espace de dix lieues environ en aval, le fleuve n'était pas navigable. D'Orșova le fleuve s'engouffre entre deux chaînes de rochers très rapprochés. Ses eaux furieuses roulent sur un lit de rocs dont, çà et là, les pointes émergent et forment des brisants qui, cachés à fleur d'eau, font saillir la surface en vagues désordonnées. On dirait un vaste cours d'eau passant par un volcan aux mille cratères et subissant une folle ébullition qui le transforme en nappe argentée et ciselée par des cyclopes. Ce tronçon du Danube s'appelle les Portes de fer. On ne saurait le franchir que sur des barques plates et encore, pour se risquer dans ces passes étroites et sinuées sans trop de danger, faut-il que les eaux aient atteint une certaine hauteur. Les bateaux qui font le service du bas Danube s'arrêtent à Tournu Séverin en aval des Portes de fer, où on les rejoint d'Orșova, soit sur des barques plates réservées à ceux des voyageurs qui sont un peu touristes, qui aiment le pittoresque et les émotions.

Malgouverné arriva à Galați en bateau à vapeur le 27 octobre, au bout de deux semaines de voyage depuis Orșova. Il se rendit au vice-consulat de France pour se renseigner sur les moyens de continuer sa route jusqu'à Iași. Les frais du transport furent payés au maître de poste de la « caroutza ». La description du voyage qui s'en suivra corrobore toutes celles faites par les voyageurs occidentaux dans les principautés moldo-valaques :

En voyant arriver dans la cour une petite voiture de trois pieds de long sur un pied et demi de large, à quatre roues plus carrées que rondes, et munie d'un peu de foin à moitié pourri en guise de siège, nous nous demandâmes où nous placerions nos jambes dans un berceau à peine suffisant pour cette partie du corps que les singes emploient après chaque bond. L'attelage composé de quatre bêtes, qui avaient plus envie de crever que de se mouvoir et que Cervantès eut jugées indignes de son héros, cadrait avec le véhicule. [...] Nous nous calâmes en face l'un de l'autre sur ce caroutza de poste, parodie de l'invention de Cyrus, et nous voilà partis. Il fallait être un peu équilibriste pour résister aux secousses et aux sauts qu'imprimait la course en un tel équipage. Ce n'était qu'établis de nos deux appendices latéraux que nous évitions les chutes et que nous amortissions l'effet de cahots à détacher les entrailles et les viscères. On est ainsi transporté presque ventre à terre à travers champs, flaques, ruisseaux, marécages, coteaux et vallées. Ce voyage est indescriptible. [...] Enfin, trois jours après notre départ de Galatz, le jour même de la Toussaint, nous arrivions à Iassy dans un état où ne s'est jamais trouvée forme humaine et littéralement transformés en deux statues de boue.

À Iași, « M. Yenoutza Cassoul » (Ienută Casul), dont le fils Nicu avait été élève à Lunéville et qui avait recruté les deux enseignants français, les envoya chez un prêtre qui leur offrit le gîte et le couvert. La malle de voyage leur

arrivera trois mois plus tard. Malgouverné employa ses derniers soixante francs à s'acheter de nouveaux vêtements. Ienută le présenta au « référendaire » de l'Académie princière. Du jour au lendemain Malgouverné, qui venait d'avoir vingt-quatre ans, passa du statut de maître d'étude à celui de professeur, tandis que son ami Tribout devint précepteur dans une maison de boyard.

Charles Malgouverné nous offre dans son journal une description peu flatteuse de la ville de Iași en 1835 :

Les rues n'étaient pas pavées. Les principales seulement étaient coupées longitudinalement par un fossé pratiqué au milieu pour l'écoulement des eaux. Par-dessus ce fossé était construit une espèce de plancher en madriers équarris et fort mal joints, allant transversalement d'un côté à l'autre de la rue et chevillés à leurs extrémités à des poutres d'appui. Qu'on se figure ce qu'il fallait de chênes entiers couchés les uns à côté des autres pour rendre carrossables des voies dont les unes centrales, et les autres rayonnaient vers les quatre faubourgs d'une ville d'une population de près de 15 000 habitants, épars dans des maisons isolées, qui dans des palais, qui dans des chaumières, sans contiguïté et offrant à l'œil le plus bizarre aspect d'irrégularité et de dissémination. Les fossés de ces rues se trouvaient bientôt comblés et obstrués par les détritus et les boues que laissait s'agglomérer l'insouciance liée à l'insuffisance de l'édilité municipale, et qu'entraînaient les eaux pluviales. [...] À notre arrivée, la ville nous fit l'impression la plus défavorable. On eût dit les étables d'Augias défiant les forces d'Hercule. Le faubourg par lequel nous entrâmes en ville était un lac de boue. Notre véhicule y disparaissait et nous y prîmes littéralement un bain de pieds, de jambes et même de siège par endroits. La ville passait donc ainsi d'un extrême à l'autre, de la boue à la poussière et de la poussière à la boue. Elle ne sortait momentanément de cet état que par l'intervention du ciel par une pluie diluvienne qui en opérait le lavage, ou par un vent tempétueux qui en multipliait la poussière.

4. Le professeur Malgouverné et son activité d'enseignant à Iași

À cette époque, l'instruction publique était sous l'autorité d'un triumvirat appelé curatelle de l'Académie, et qui présidait à la direction de ses intérêts matériels et moraux. Les fonds destinés au payement des professeurs et à l'entretien gratuit d'un internat d'élèves étaient fournis par le clergé régulier dont les revenus étaient importants, puisque les propriétés domaniales cléricales comprenaient à peu près le tiers de la superficie territoriale de la principauté. Tous ces revenus se versaient à la caisse de l'archevêché (métropole) dont M. Ienută était le caissier.

Je commençais à vivre de mon travail, j'entrevoisais la possibilité de payer bientôt ma dette et aussi de venir en aide à mes parents qui devaient encore plus de la moitié du prix d'achat de la mesure qu'ils habitaient. Je me sentais devenir homme. M. Ienuta ajouta à sa libéralité et à sa protection, l'offre d'une chambre chez lui, et de sa table, que j'acceptai. Je n'avais ainsi plus d'autres frais à ma charge que ceux de ma toilette. Je ne sortis de chez lui que dix-huit mois plus tard.

Le consul de France à Iași, Duclos, écrivait à son ministre que, par le choix du prince,

trois de nos compatriotes (Tissot, Repey, Malgouverné) jouissent de l'avantage d'enseigner à l'Académie avec des appointements considérables et leur nombre en sera bientôt augmenté [...] leurs cours sont fréquentés par tous les étudiants avec un

empressement et une assiduité remarquable ; en sorte que dans quelques années, l'usage de notre langue sera ici presque aussi général que chez nous. (Dumas 2009: 72).

Charles Malgouverné ajouta à ses revenus les honoraires de leçons particulières qu'il donna en ville et qui lui permirent de réaliser des économies substantielles. Mais en 1836, le professeur fut atteint de fièvre miliaire et, pensant qu'il allait mourir comme lui affirmait le médecin, envoya ses 1200 francs d'économies à ses parents par l'entremise du consul de France. Après cinq mois d'alitement, Charles Malgouverné se sortit d'affaire et reprit le travail. « Ma petite réputation avait grandi, écrit-il, en sorte que je pouvais imposer mes conditions d'acceptation de leçons à domicile et à choisir parmi les mieux rétribuées ».

5. Précepteur et fondateur de pensionnat : d'autres contacts avec l'altérité moldave

Il y avait à Iași à ce moment-là plusieurs pensionnats plus ou moins renommés. Le premier moyen de concurrence entre ces établissements était la composition de leur personnel enseignant. Le plus dignement pourvu accaparait la plus nombreuse et la plus avantageuse clientèle. Toutes les réputations de ces établissements et de leurs professeurs n'étaient pas méritées, écrit Malgouverné :

Le savoir-faire, le patronage, les recommandations surfaisaient beaucoup les médiocrités et le mérite réel était souvent la paille dans cette semence trop vantée. Je sortis de chez M. Ienuta pour entrer dans un pensionnat des plus peuplés et des plus en vogue. Je n'y restai que six mois. M. Miclesco y avait placé ses trois enfants, qui me prirent en affection et décidèrent leur père à les retirer et à m'engager comme précepteur.

Malgouverné entra dans la maison Miclescu à Pâques 1837 et y restera jusqu'en 1845 et nous raconte un peu sa vie de précepteur dans une famille de boyards :

Cela me convenait mieux sous tous les rapports. Je m'y remis petit à petit. Nous allions passer nos vacances à la campagne chaque année. Ce séjour de deux ou trois mois, d'un repos absolu et consacré aux promenades, aux excursions, à la chasse, aux bains de rivière, à l'inspection des travaux de grande culture, me fut, par son renouvellement annuel, d'un salutaire effet hygiénique. J'ai été constamment dans cette maison l'objet des plus grands égards de la part du chef et de la maîtresse de famille, et d'un attachement tout filial de la part des enfants. Aujourd'hui encore, ils me tiennent tous pour un des leurs. Une mention particulière de l'un d'eux qui occupe le siège archiépiscopal métropolitain de Iassy trouve ici sa place. Enfant, Constantin Miclescu⁵ avait pour moi un attachement rare. Il était d'une bonté de cœur exceptionnelle, même chez ces enfants d'élite qui se distinguent par une générosité et une libéralité précoces.

Après tant d'années de préceptorat, travail fructueux mais exigeant par les cours et les leçons, Malgouverné proposa à Tribout de fonder un pensionnat

⁵ Il s'agit du métropolite Calinic Miclescu, né Constantin (Miclescu).

dont il prendrait la direction de l'enseignement ainsi que les premiers frais d'installation, de loyer et de matériel.

À cette époque le nombre d'écoles françaises à Iași⁶ et dans les autres villes de Moldavie était déjà très important. Le consul de France Huber note :

On voit bon nombre de Français et de Suisses s'établir et former beaucoup d'établissements, nombre de pensions françaises pour garçons et pour demoiselles ; instituteurs, professeurs, gens de lettres, tous enseignent le français et y trouvent leur existence. On peut affirmer que dans aucun pays situé à l'est de l'Europe on ne cultive notre langue avec plus de succès qu'en Moldavie. (Dumas 2009: 73).

Et le consul de France Duclos de rajouter : « Toute la génération actuelle de 18 à 35 ans est façonnée à la française et sort de nos écoles ». (Dumas 2009: 74).

Bientôt, le nombre des élèves de la pension Malgouverné sera assez considérable pour permettre aux deux célibataires de vivre très largement, trop largement même :

Les amis étaient nombreux et venaient à notre table comme chez eux, sans façon, et sans invitation. Au reste, c'était la mode dans le pays et nous suivions libéralement la mode, donc d'épargne il n'en était presque pas question.

Si l'établissement prospérait et inspirait la confiance sous le rapport de l'instruction et des résultats, il y avait cependant un obstacle devant lequel s'arrêtaient les parents : les soins de propreté que les petits enfants demandent et pour lesquels les deux hommes avaient engagé des servantes et domestiques peu scrupuleux.

Malgouverné avait pour ami un jeune français qui était chancelier du Consulat de France, Louis Castaing. Ses parents tenaient un pensionnat de demoiselles à Galați. Castaing lui avait parlé de ses trois sœurs, dont Joséphine, qui était la cheville ouvrière de la maison paternelle et qui conduisait le ménage : « Je savais de plus qu'elle était richement douée des dons qui font de la femme une déesse : beauté et bonté de cœur. Cette dernière qualité était pour moi une sûre garantie que je m'en ferais aimer ». Le professeur demanda donc à son ami d'écrire à ses parents pour leur présenter le projet. La réponse étant favorable, il se rendit à Galați pour voir et se présenter à sa future épouse et s'entendre sur la date du mariage : les vacances de Noël 1846.

Au nouvel An de 1847, le pensionnat était sous l'administration d'une maîtresse de maison active, intelligente « et d'un abord si sympathique et si attrayant que les élèves en appelaient à elle des punitions qui leur étaient infligées ». Dans cet intervalle, une année environ avant son mariage, l'oncle abbé de Malgouverné était venu le rejoindre et était entré dans une maison comme précepteur.

⁶ Pensions Chambonneaux, Sachetti, Joye, Jordan, Morangé, Frey, Brissedoux, Raimond, Parret (Dumas 2006 ; Dumas 2009).

6. Directeur de l'Académie Mihăileană

À cette époque-là, l'instruction publique de la principauté de Moldavie était représentée par un seul établissement, l'Académie :

Celle-ci était dirigée par une curatelle triumvirale ayant sous ses ordres, comme agent principal et omnipotent d'exécution, un recteur, créature du prince régnant qui, à l'aide de ce haut patronage, avait entre les mains le sort de l'institution. Ce n'était pas un homme sans valeur sous le rapport des connaissances, mais autre chose est le savoir en lui-même, autre chose est l'aptitude à organiser et à diriger un établissement public d'instruction.

La création de l'Académie était l'idée de son fondateur, le prince Mihail Sturdza et, selon ce qu'en dit Malgouverné, si elle avait été dirigée et administrée comme il fallait, elle aurait fait une concurrence redoutable aux établissements privés du pays. Mais, bien que l'internat de l'Académie offrît aux parents des avantages matériels décisifs puisque l'admission des élèves y était gratuite, l'établissement, loin de prospérer, marchait d'un pas rapide vers la décadence et la ruine. Au même moment, le pensionnat de Malgouverné comprenait 75 élèves, tous internes. Le prince demanda donc à celui-ci de s'occuper de son Académie et de la rejoindre avec tous ses élèves. Malgouverné accepta à la condition d'obtenir la direction absolue de l'établissement « sans autre supériorité ni contrôle que ceux de la curatelle, la seconde étant l'éloignement de toutes les individualités qui, à un titre quelconque, avaient eu un emploi dans l'ancien établissement ».

Cette exigence était dure et imposait l'élimination du grand référendaire, bras droit du prince, Gheorghe Asachi. Le prince fit une dernière tentative pour une concession en faveur de son protégé, un titre honorifique sur l'établissement, mais Malgouverné refusa :

Je n'éprouve, lui dis-je, que de l'estime et de la reconnaissance pour M. Asachi, puisque c'est lui qui m'a nommé professeur à l'académie. Mais ces rapports que nous aurons ensemble ne peuvent être et ne seront que des rapports d'inférieur à supérieur. Je serai tenu, vis-à-vis de lui au moins, à une déférence qui, ne fût-elle que de simple politesse, de pure convenance, gênera ma liberté d'action et me fera sentir, de si loin que ce soit, la subordination. Je ne saurais, mon Prince, vous faire ce que vous appelez une concession et que j'appelle, moi un sacrifice »,

lit-on dans ses Mémoires.

Le prince Gheorghe Sturdza, l'un des trois curateurs, annonça à Malgouverné qu'il avait ordre du prince régnant de le prier de le transplanter à l'Académie avec tout son personnel, et de rédiger un contrat selon ses clauses et conditions.

Le gouvernement payait les professeurs. Malgouverné, bien que directeur, devait faire une classe lui-même, et recevait 4 000 F d'honoraires à ce titre. Le local et ses réparations étaient gratuits. De plus, le gouvernement fournissait les fonds nécessaires pour la publication d'un journal d'instruction considéré comme un auxiliaire indispensable au succès de l'œuvre entreprise. Désormais, l'internat de l'Académie se composait de 150 élèves répartis en sept classes.

En 1847, le Prince Sturdza décide de supprimer la langue moldave de l'enseignement secondaire et supérieur. L'Académie est transformée en « Collège Français » et confié à Charles Malgouverné. Cette mesure fut prise afin de réprimer les tendances trop libérales et nationales de l'enseignement et la langue française devint pour une courte période l'instrument unique de communication des connaissances aux élèves, autrement dit, la langue d'enseignement.

Pendant les années 1848-1849, la situation politique (tentative de révolution et occupation russe) entraîne la chute du prince Sturdza et la chute du directeurat de Malgouverné. Les opposants au Collège Français étant de plus en plus virulents et réclamant la réouverture d'un établissement dans la langue nationale, l'Epitropie déclara en août que le Collège était contraire aux prévisions du Règlement Organique et le supprima :

Je durai donc, après le départ du Prince Michel Stourdza, autant que dura le provisoire, jusqu'à la nomination de Grégoire Ghycă à l'hospodarat de Moldavie pour une période septennale, c'est-à-dire jusqu'aux derniers mois de 1849. Comme je n'étais arrivé à la direction des écoles qu'avec l'intention de contribuer à l'avancement, à la propagation des bonnes et solides études, et que j'étais à peu près sans ambition personnelle, tout ce qui se passait m'était fort indifférent et les éventualités que les miens et mes amis considéraient comme une disgrâce et qu'ils s'efforçaient de conjurer ne me causèrent pas assez de préoccupation pour que je fisse personnellement la moindre tentative de pacte pacifique avec le nouveau gouvernement. Je ne pouvais me maintenir parmi le personnel des titulaires de l'enseignement public que comme professeur, et il ne pouvait me convenir de passer du rang supérieur que j'occupais au rang de subordonné.

Fatigué et découragé, Margouverné prit la décision de se retirer de la scène moldave et de rentrer en France, malgré la pression des parents qui l'incitait à rester. Une douzaine de ses élèves décidèrent cependant de le suivre pour finir leurs études à Paris, sous sa direction. Ils partirent donc en octobre 1849. Arrivé à Paris, il s'installa Bd. Beaumarchais, à proximité du collège Charlemagne, où il fit inscrire ses élèves comme externes.

Malgouverné retrouva à Paris M. Guérout, ancien Consul de France à Iasi et qui, à la révolution de 1848 et à la proclamation de la République, avait quitté la carrière consulaire pour rejoindre la presse militante comme principal rédacteur du journal *La République*.

Charles Malgouverné se remet à ses leçons particulières et à ses classes à domicile, mais avec le temps ses élèves moldaves se font plus rares une fois leurs études terminées : « J'avais bien quelques leçons particulières dont le produit s'ajoutait aux pensions, mais lorsque je dus prévoir le cas où je n'aurais plus cette ressource, j'hésitai à prendre pour base de mon existence à Paris un métier si soumis au chômage ».

Le professeur décida donc de repartir à Iași où il arriva fin 1856 et où il fut accueilli et hébergé par son ami et beau-frère Louis Castaing.

Dès son retour, il faisait une analyse pertinente de la nouvelle situation politique du pays :

Je trouvai le pays dans l'effervescence de la politique et divisé en deux partis bien tranchés. L'un avait pour drapeau l'union des principautés en un seul état, sous un seul prince choisi à l'étranger dans une famille régnante, mais de race latine, ce qui excluait les prétendants éventuels des trois grands empires entre lesquels est enclavée la Roumanie actuelle. L'autre repoussait l'union, un seul prince et sa qualité de suzerain. Ces deux partis ne s'accordaient que pour réclamer plus d'indépendance vis-à-vis de la cour suzeraine et un gouvernement intérieur moins personnel et plus libéral. Ces partis se désignaient par les qualificatifs d'unioniste et de séparatiste. Le premier se prévalait de l'appui de la France, de l'Italie ; l'Autriche et la Turquie soutenaient le second. L'Angleterre et la Prusse avaient mis plus de réserve dans la manifestation de leurs préférences. La Russie se tenait à l'écart. Le résultat de la guerre de Crimée donnait naturellement une influence prépondérante à la France, et c'était de son agent que les unionistes s'inspiraient. C'était au contraire à l'agent autrichien qu'était échu le rôle de la nymphe Egérie pour les séparatistes. Le parti unioniste se composait de la presque totalité de la jeunesse roumaine. Les vieux boyards au contraire étaient en majeure partie dans l'autre camp. Aussi les jeunes ne désignaient-ils leurs adversaires que par le sobriquet de Strigoï, qui signifie fantômes revenants. La Caimacanie de Moldavie était échue à Théodore Balche que je connaissais beaucoup. C'était à lui le premier que j'avais été présenté et recommandé à mon arrivée en Moldavie, en 1835. J'avais donc tout lieu de bien présumer de ses bonnes dispositions à mon égard. Mais Balche s'était fait l'instrument résolu et énergique de la politique turque et autrichienne dans la question des principautés, c'est-à-dire qu'il voulait le statu quo, la séparation.

Charles Malgouverné choisit le camp du parti unioniste qui lui semblait plus généreux, plus militant, et plus en accord avec ses principes et ses convictions. Des comités électoraux s'étaient formés en vue de patronner et de faire triompher les candidatures de chacun des deux partis dans les futures assemblées. Le parti unioniste le recruta pour travailler dans ses rangs en tant que secrétaire contre un salaire de 500 francs par mois. Il s'agissait essentiellement d'écrire des articles publiés dans des journaux à l'étranger afin de signaler et de dénoncer les agissements du Gouvernement.

Le *Caimacan* Balș refusa de restituer une chaire à Malgouverné sous prétexte qu'il était étranger, mais surtout qu'il avait pris le parti des unionistes. Mais outre son emploi de secrétaire, Malgouverné donnait des leçons dans plusieurs établissements publics. Ce cumul de fonctions lui rapportait largement un millier de francs par mois.

7. L'union des Principautés Roumaines et l'amitié avec Victor Place

Le Consulat de Iași était alors occupé par Victor Place. Cet homme était, selon Charles Malgouverné, d'une valeur incontestable sous le rapport de l'intelligence, aussi sensible à une certaine corruption :

Il usait à son profit personnel de l'influence de sa position de représentant d'un grand pays pour mettre à contribution tous les ambitieux qui visaient à l'Hospodarat et qui étaient naturellement en quête de puissants patronages pour appuyer en hauts lieux leur candidature. Il n'en repoussait, n'en décourageait aucun, le prix qu'il mettait à son concours était toujours dissimulé sous le prétexte de démarches préliminaires et de préparation du terrain nécessaires pour assurer le succès. Il prenait ainsi des arrhes de toutes les mains qui se tendaient vers lui.

Le professeur Malgouverné reconnaît toutefois que Place était « le meilleur compagnon du monde. La gaieté et la cordialité même présidaient à ses rapports avec ceux qu'il avait admis dans son intimité. Il m'a laissé en estime et en affection ». Par ailleurs, par son amitié et la confiance qu'il avait en lui, Place semblait parfois tenir compte des opinions de Malgouverné.

Malgouverné écrivait alors, de temps à autre, quelques articles dans le journal du parti unioniste *L'Etoile du Danube*, sous l'anonymat.

Conformément au traité de Paris, la Turquie comme puissance suzeraine avait le droit de fixer l'époque de l'élection des Princes. Pour soustraire les Divans à toute velléité de contravention à cette prescription capitale, elle décida que les élections auraient lieu à un mois de distance l'une de l'autre. Celle de Moldavie, fin décembre 1858, et celle de Valachie, le 24 janvier 1859.

Tout comme pour le portrait tracé de Victor Place, le regard de Malgouverné sur l'élection d'Alexandru Ioan Cuza est très intéressant. Il exprime une fois de plus, son point de vue, français et unioniste, à l'égard de l'altérité moldave ; un point de vue politique subjectif, qu'il faut saisir avec précaution :

Le Colonel Couza, à qui personne n'avait songé et dont le nom n'avait pas jusqu'alors figuré sur la liste des candidats, obtint le plus grand nombre de voix. Il est fort probable que ces voix furent de celles qui n'appartenaient à aucun des candidats en évidence. Dans la pensée de ceux qui votèrent pour lui, cette plaisanterie ne devait pas tirer à conséquence. Ce résultat tout à fait imprévu jeta l'émoi dans le corps électoral. Cette candidature improvisée fut l'objet de vives discussions. Les uns voulaient revenir sur un engagement pris à la légère sous prétexte que le sort d'un pays ne pouvait être livré au premier venu parce qu'il avait plu à quelques hommes de faire une plaisanterie d'un acte sérieux. Mais quand on connut le résultat de ce scrutin, l'opinion prit ce nouveau prétendant malgré lui comme le produit de la cuisse de Jupiter, s'en enthousiasma et lui eut bientôt trouvé toutes les qualités d'un bon et digne chef d'Etat. Son plus grand titre aux yeux de la multitude fut qu'il n'était pas grand boyard. Sa modeste condition relative le rapprochait du peuple qui se sentit élevé en sa personne, et qui en fit son idole. Il n'y eut plus moyen de faire descendre du pavois cet élu providentiel qui, comme un autre Judas Macchabée, devait sauver le peuple d'Israël. En apprenant cet enfantement du hasard, Place fit la grimace. Il avait sans doute des engagements pris vis-à-vis d'autres prétendants mieux listés. Mais son intervention pour faire annuler la convention entre les députés resta infructueuse. Le jour de l'élection, le Colonel Couza fut élevé à l'Hospodarat à l'unanimité des voix. Le Prince Couza connaissait les agissements de Place à son égard. Il savait qu'il n'était pas son homme et pourquoi. Cependant, l'influence de la France avait été si prépondérante dans toutes les phases de la question, elle demeurait encore d'un si grand poids pour l'affermissement du nouveau pouvoir que le Prince Couza crut prudent de faire abstraction des sentiments personnels du Consul de France à son égard, et noua avec lui des relations intimes, en apparence, et très suivies. Il le chargea de lui faire un projet d'organisation complète d'administration et des réformes qu'il jugerait susceptibles d'être appliquées, soit immédiatement soit plus tard. Magistrature, administration, justice, division territoriale, instruction publique, organisation militaire, c'était tout un travail fournissant la matière d'un volume.

Victor Place requit alors le concours du professeur Malgouverné et celui-ci accepta :

Je sus plus tard que ce service lui avait été principièrement payé. Il aurait pu donner une centaine des cinq mille ducats dont le Prince Couza paya ce service, et d'autres que sa position lui permettait de lui rendre. Il aurait pu m'offrir ce modeste salaire comme venant du Prince Couza lui-même à qui il prétendit avoir fait part de ma collaboration. Ses visites à la cour étaient fréquentes.

Malgouverné rencontra à cette époque quelques personnalités influentes comme Mihail Kogălniceanu ou le général Tell, plus tard ministre de l'instruction publique, qui lui dira dans une réunion des professeurs, lors d'une inspection à Iasi : « Je vous connais depuis longtemps, M. Malgouverné, et je suis heureux de l'occasion que je trouve de vous donner un témoignage public et personnel du cas que je fais de vos services ».

Son jugement sur le prince Cuza était le suivant :

Le Prince Couza marchait résolument dans la voie large et droite d'une politique éminemment nationale quant à ses rapports avec la Cour suzeraine, et hardiment réformatrice à l'intérieur. Il a plus fait en quelques années de règne pour le pays que ne feront dix successeurs de la taille et de la capacité de celui qui est venu, après lui, fonder une dynastie sous le prestige d'un grand nom, et sous celui de la satisfaction donnée par son avènement au prétendu vœu du pays pour le prince étranger.

Charles Malgouverné était alors enseignant dans un collège privé et sa femme, arrivée à Iași en 1857, avait un magasin de mode parisienne qu'ils possédaient en commun, qui ne marchait pas très bien et que le professeur ne cessait de renflouer financièrement. En 1859, il se désengagea de ce commerce, laissé à sa seule épouse. Le couple était également propriétaire d'une vigne, signe d'une modeste richesse dans le Jassy de l'époque. En 1866, Malgouverné était encore à Iași, dans ses vignes, comme il le signale dans ses mémoires. Malheureusement, le dernier cahier de celles-ci s'est perdu et nous ne connaissons plus les détails de ce qui s'est passé par la suite

Néanmoins, en 1877, nous le retrouvons membre dans les commissions d'examen du baccalauréat.

8. Pour conclure

À la fin des années 1870, Charles Malgouverné rentra en France et continuera à correspondre avec ses amis de Iași et notamment avec Mathilda Cluger-Poni.

À sa mort en 1881, Louis Castaing, alors vice-consul de France à Iași, reçoit une lettre de condoléances signée par 62 personnalités de la ville :

Nous avons lu avec une profonde affliction la nouvelle de la mort de notre Cher Maître et ami Charles Malgouverné. Vous, Monsieur le Consul, qui parmi nous représentez si noblement la France depuis de longues années, vous avez été à même de connaître combien il a su, par son esprit élevé, par son cœur sincère, si dévoué à tout ce qui était noble et grand, inspirer un respect et un attachement inaltérables. Notre douleur est d'autant plus grande que nous perdons en lui un de ces hommes éminents qui, par les grands services qu'il a rendus à notre cause nationale avec un dévouement et une abnégation sans bornes, a été compté au nombre de nos meilleurs patriotes. Son souvenir sera éternel en Roumanie et le deuil de sa famille partagé par une génération entière qu'il a animée de ses lumières et qu'il a encouragée dans les grandes luttes de notre régénération nationale.

Parmi les signataires, il y avait les professeurs Nicolae Culianu (Recteur de l'université), Constantin Climescu (doyen de la Faculté des Sciences), George A. Urechia (doyen de la Faculté de Droit), Petru Poni (professeur à l'université), Eugen Melik (député et professeur à l'université), ainsi que Scarlat Pastia (Maire de Iași), Theodor Rosetti (ancien ministre), Victor Castano (professeur au lycée National), Ion Creangă (instituteur et écrivain) et d'autres.

Aujourd'hui, Charles Malgouverné, qui a apporté sa pierre - et même plus d'une - à la construction de la francophonie à Iași, est une figure oubliée. Son nom apparaît toutefois gravé parmi ceux d'autres professeurs sur le monument édifié à l'emplacement de l'Académie Mihaileană, et son visage, à côté de ceux de ces mêmes professeurs sur un tableau qui se trouve dans un couloir du Collège National de Iași. L'altérité moldave (exprimée lexicalement par des noms tels « caimacanie », « Hospodarat », « caroutsa », adoptés et insérés tels quels dans le discours français de ses *Mémoires*), a fini donc par s'emparer de lui, en toute complicité et liberté d'adhésion de sa part.

BIBLIOGRAPHIE

- Bordei-Boca 2023 : Ramona Bordei-Boca, *Latinité et francophonie. Histoire et imaginaire roumain*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon.
- Dumas 2009 : Felicia Dumas, Olivier Dumas, *La France et Iași - 600 ans d'une histoire d'amour*, Iași, Casa editorială Demiurg.
- Dumas 2006 : Felicia Dumas, Olivier Dumas, *Iași et la Moldavie dans les relations franco-roumaines. Histoire chronologique du XIVème au XXIème siècle*, préface de prof. dr. André Godin, postface de Guillaume Robert, Iași, Institutul European.